

LE FLIC ET LE QUIDAM DURANT LES ANNÉES DE PLOMB ITALIENNES

Ferdinando FAVA*

Cet article à double face, tel un Janus, se développe sur la ligne de jonction de deux profils, le profil épistémologique et le profil narratif, qui caractérisent la recherche menée sur le terrorisme desdites « années de plomb » et la mémoire du « conflit urbain », dans une ville de Vénétie pendant les années 70. D'un côté, et c'est la « première face », je veux explorer la démarche anthropologique lorsqu'elle se mesure à la mémoire du passé et revendique sa différence avec l'approche historique (que ce soit celle de l'histoire contemporaine ou celle de l'histoire orale) ou avec l'approche mémorielle (dans sa version grand public ou celle, plus organisée, des *Memory studies*). Bien que toutes ces approches traitent d'un même « objet matériel », à savoir le rapport au passé et à son récit, et que les limites entre elles apparaissent floues, la place et le statut épistémologique de cette relation au passé et à son récit, dans la démarche de cette enquête, prennent une forme qui est strictement liée à la « deuxième face » de l'article, aux caractéristiques du processus narratif activé par la recherche même auprès des interlocuteurs.

* Università degli Studi di Padova – LAA-LAVUE UMR 7218 CNRS
Via del Vescovado, 30 – 35141 Padova (Italia)
Courriel : ferdinando.fava@unipd.it

De l'autre côté, j'analyse, de près et en particulier, un élément de ce processus narratif qui est apparu pendant les recherches de terrain que j'ai conduites pendant une année, d'octobre 2011 à octobre 2012. Pour la première fois dans cette ville, des membres de la police d'État et des carabinieri ont accepté de prendre la parole pour évoquer leur vécu « professionnel » et « personnel » au cours de ces années-là. Il s'agit de « voix » jusque-là sous-représentées sur la scène publique nationale italienne, dotée, en revanche, d'une très importante littérature sur les années de plomb. Ces dernières, qui amalgament terrorisme rouge et terrorisme noir dans une seule lexie, ont fait et font encore couler beaucoup d'encre : de nombreux essais, des mémoires, des autobiographies et des thèses de doctorat ne cessent d'apparaître sur les présentoirs des librairies. En revanche, les prises de parole des membres des « forces de l'ordre » sur leur « lutte contre le terrorisme » sont encore rares. Le but de mon article est de montrer comment ces deux faces de Janus, le visage épistémologique et le visage narratif restent, dans ce cas particulier, strictement entrelacées grâce à la *nature* même de cette prise de parole d'aujourd'hui sur ce passé violent et grâce à la dimension relationnelle de l'enquête, matrice et effet, de cette prise de parole. Cette dernière se manifeste en gardant en arrière-fond la toile de secret et de silence qui marque de l'intérieur le milieu quotidien du travail d'investigation et de répression.

Dans la première partie de cet article, j'insisterai sur les raisons pour lesquelles ce terrain, qui traite de la mémoire de la lutte armée et, plus concrètement, de ses récits, est un terrain pleinement anthropologique et pourquoi ces récits ne peuvent être réduits à des récits mémoriels, mais, dirais-je, par les mots et par les silences d'un policier et d'un carabinière, se laissent paradoxalement inscrire dans la tradition d'une anthropologie du présent.

Dans la seconde partie, je reprendrai la rencontre avec deux membres des « forces de l'ordre », le chef du bureau politique de la police nationale dans cette petite ville de Vénétie, que j'appellerai Monsieur Leflic, et un membre du premier groupe d'enquêteurs spéciaux des carabinieri, que j'appellerai Monsieur Nessuno. Ce

dernier nom, qui signifie en italien « personne », « quidam », fait référence à sa manière de conduire son activité d'investigation qui consistait à agir « en fantôme » comme il dit, c'est-à-dire à se rendre toujours invisible. J'en esquisserai les traits. En gardant en arrière-plan le cadre complexe et articulé des changements progressifs du corpus législatif et du Code pénal de ces années-là comme aussi ceux concernant l'appareil organisationnel des forces policières et leurs rapports aux directions politiques des gouvernements qui se sont succédé au cours de cette période. Je tâcherai, ainsi, de montrer comment les subjectivités de Leflic et de Nessuno se sont construites dans un cadre de contraintes institutionnelles et sociales qui se mobilisent d'une certaine manière aussi dans leurs prises de parole d'aujourd'hui. Leurs récits, par conséquent, ne seront pas considérés comme de simples sources d'information, des « documents » mais, bien davantage, en tant que produits de la relation d'enquête, de *médium* pour analyser les « modes de communication » à travers lesquels ils ont développé leur activité d'investigation et négocié leur identité « professionnelle ». Bref, ces récits nous permettent de transgresser la distance historique, tout en l'attestant. Il sera possible d'indiquer alors comment Leflic et Nessuno « font avec » les multiples acteurs du conflit, leurs représentations, leurs pratiques quotidiennes de l'intérieur de leur institution, la police nationale ou l'armée des carabinieri. Le récit mémoriel devient alors une béance sur les liens et leurs contraintes au centre desquels Monsieur Leflic et Monsieur Nessuno demeurent.

Les « années de plomb » : les mots et le silence

Ce « terrain » a des caractéristiques complètement incongrues par rapport à celles de l'enquête ethnologique telle que pensée jusqu'à un passé récent. Je fais référence ici aux traits qui tiennent à la triade *people, place and culture* que les interrogations du débat disciplinaire, au tournant du XX^e siècle, ont commencé à

reconsidérer et démanteler. En effet, mon *corpus*¹, tout à fait spécial, est constitué par l'enchaînement de rencontres personnelles avec des policiers, des carabinieri, des militants d'Autonomia Operaia (Autonomie ouvrière) et des Collettivi Politici Veneti (Collectifs politiques de la Vénétie), des magistrats, des avocats, qui ont eu lieu en des endroits (espaces domestiques et publics, cabinets professionnels, sièges d'associations) et en des temps différents, suivant le calendrier de la vie quotidienne de chacun et de chacune et selon leurs différentes situations personnelles et professionnelles. Sans aucun doute, il ne s'agit pas ici d'une communauté d'interlocuteurs qui auraient en commun une activité finalisée, partagée et soudée, dans un espace circonscrit et stable, c'est-à-dire localisable. Et, *a fortiori*, nous ne sommes pas en face d'interlocuteurs qui partageraient, par défaut, un ancrage dans un espace limité, comme dans le cas de résidents d'une même copropriété ou d'un même quartier. Bref, nous n'avons pas affaire, *mutatis mutandis*, à une petite communauté d'une « aire culturelle », c'est-à-dire à un groupe social d'échelle réduite, associée à une localité géographique, à une culture distincte et ainsi spatialisée : une communauté qu'il serait nécessaire, pour la connaître de l'intérieur, de « pénétrer » (Geertz, 1973).

La configuration spatio-temporelle même de cette recherche fait éclater, elle aussi, les traits « canoniques » de ce modèle de terrain. Comment alors pouvons-nous donc le penser ? Quels sont les éléments qui nous permettent d'en reconnaître aussi « une forme » qui en autorise l'approche en anthropologue ? Ce terrain est marqué

¹ J'utilise cette catégorie, lieu commun des études en histoire, car cette recherche se voulait au départ interdisciplinaire. Elle aurait dû être menée en collaboration avec des collègues historiens. Si, sur le plan de la relation personnelle, aucune difficulté n'est intervenue, sur le plan méthodologique et épistémologique des différences ont surgi très tôt dans la manière de procéder. Celles-ci ont paru à un moment donné inconciliables. En effet, pour cette raison précise et pour d'autres, liées à des contingences personnelles (l'accompagnement et l'assistance de la maladie en stade terminal de mon père), j'ai renoncé à publier le volet ethnographique avec le volet « historien » qui est sorti en 2016 en utilisant partiellement les transcriptions de mes entretiens (cf. Baravelli, 2016).

par de multiples enjeux. En premier lieu, le renvoi du présent aux rapports aujourd'hui antagonistes, dirions-nous, intervenus il y a plus de trente ans entre les acteurs, soit en tant qu'individus particuliers, soit en tant que membres qui s'attribuent mutuellement, à tort ou à raison, une appartenance à des groupes sociaux antithétiques. Les rapports personnels entre les interlocuteurs de l'enquête, en ce qui concerne le conflit politique urbain violent, même s'il est apparemment révolu, sont ceux de gens qui ont été acteurs – protagonistes et antagonistes – dans ce même conflit. Bref, les interlocuteurs de l'enquête d'aujourd'hui, ne se trouvaient pas hier du même côté de la « barricade ». En deuxième lieu, la controverse, qui dure jusqu'à présent sur l'attribution des responsabilités pénales, qui n'est plus révisable, contrairement à l'attribution des responsabilités factuelles, toujours modifiable, gouverne la prise de parole sur ce conflit sur la scène publique de cette ville. Il s'agit de l'écart insurmontable entre la *quaestio iuris* et la *quaestio facti* des procès qui se sont succédé dans le temps. Rappelons entre autres le procès du 7 avril 1979². Ce qui nous conduit en troisième lieu au conflit insoluble entre les interprétations et les mémoires présentes de l'antagonisme et des rapports violents de ces années-là. Ces enjeux, que nous venons d'évoquer, ne renvoient pas à une « communauté de mémoire » identifiée comme un partage des mêmes cadres sociaux et symboliques (Halbwachs, 1925 ; Coser, 1992 : 22) à travers lesquels ces

² L'expression « procès du 7 avril » se réfère à une série de procès pénaux contre des membres d'Autonomia Operaia, interpellés massivement le 7 avril 1979 et inculpés pour leur implication dans le terrorisme rouge et leurs liens avec les Brigades rouges. En particulier, plusieurs professeurs de la faculté des sciences politiques, Toni Negri en tête, étaient accusés « d'être de mauvais maîtres », d'inspirer la « subversion » pour des actions terroristes. Lors de leur mise en examen, ils ont été accusés de participation à des bandes armées, d'insurrection armée contre les pouvoirs de l'État. Les publications d'Autonomia Operaia, entre autres, étaient considérées comme « des preuves suffisantes de culpabilité ». Cette appartenance aux Brigades rouges n'a jamais été prouvée, et ces procès demeurent l'objet d'interprétations conflictuelles : réponse nécessaire et légitime de l'État ou instrumentalisation politique de la justice ?

acteurs peuvent aujourd'hui raconter un même passé avec une seule modalité et un seul récit³.

Une première possibilité d'encadrer ce terrain serait alors de considérer ces espaces physiques, sociaux et personnels si différenciés, comme un cas d'étude adapté à une *multi-sited ethnography* (Marcus, 1995, 2009 ; Amit, 2000 ; Coleman & Von Hellermann, 2011) choisissant ainsi son appareil méthodique et analytique (Basu, 2007 : 26-36 ; 2013). Tous les interlocuteurs de cette enquête, dans leur *milieu* actuel, au vu du contexte passé, deviendraient eux-mêmes, en effet, des « sites » porteurs de mémoire, chacun étant symboliquement un « lieu » de mémoire. N'aurions-nous pas, en effet, à manier une mémoire qui demeure disputée, *dispersed* et *fragmented* (Basu, 2013 : 117) ? Il s'agirait alors de *suivre* de près ces acteurs, littéralement, comme s'ils étaient des *migrants*, non seulement dans l'espace urbain qui a été à la fois décor et *medium* de ce conflit, en leur demandant de spatialiser leurs souvenirs, mais aussi de les suivre dans leur devenir temporel, diachronique, de les accompagner d'une certaine manière dans leur récit mémoriel, en repérant les transferts de langage, les « métaphores » de références de lieux et d'horizons symboliques. Bien que cette démarche paraisse possible et prometteuse, elle me semble par contre occulter et marginaliser la dimension relationnelle entre les interlocuteurs et l'anthropologue, le chercheur restant transparent et passif (Fairhead, 2011), dirigeant son *following*, mot-clé de la méthode *multi-sited*, uniquement sur les référentiels spatiaux, temporels et langagiers du récit. Et pourtant le but du chercheur, face à des objets aujourd'hui si spatialement déconnectés et

³ Ces multiples renvois à ces rapports conflictuels passés sont à voir comme un horizon mémoriel proche de ce qu'Appadurai définissait, il y a de cela désormais trente ans, comme un « ethnoscape », à savoir le renvoi à des : « not objectively given relations which look the same from every angle of vision, but rather that they are deeply perspectival constructs, inflected by the historical, linguistic and political situatedness of different sorts of actors (including nation-states, diasporic communities, sub-national groupings, villages, families, etc.) » (Appadurai, 1990 : 7).

contestés symboliquement, est en réalité, en partie, celui de toutes les enquêtes anthropologiques, c'est-à-dire de reconnaître « the "logics of relationship, translation, and association" between these mobile and multiply-situated objects » (Marcus, 1995 : 102).

Cette logique, dans le cas de la lutte politique violente qui s'est produite dans cette ville, demeure apparemment circonscrite dans le passé, mais n'y reste pas confinée car elle excède ce passé en s'étendant, par ses effets, jusqu'au présent. Ce passé du conflit politique violent dans cette ville, en paraphrasant David Lowenthal, le père des *heritages studies* dans le monde anglo-saxon, n'est pas du tout un *foreign country* (Lowenthal, 2015). Les habitants de cette ville de Vénétie continuent à fonctionner sur ce passé (Feeley-Harnik in Ingold, 2005 : 175). Le jeu des temporalités impliquées et des rapports qui placent les interlocuteurs en relation réciproque, entrecroisant le passé apparemment révolu et le présent vraisemblablement non-conflictuel, nous empêche cependant d'opérer cette réduction. Il nous invite plutôt à repenser ce « terrain » à partir, en revanche, d'une reprise critique du geste anthropologique comme étant inscrit dans l'anthropologie du présent (Althabe & Selim, 1998) ou de l'interaction, pour reconnaître dans ce *corpus* un objet, à la fois tout nouveau et tout anthropologique.

Nous allons donc tenter de décrire le rapport de la configuration de ce terrain avec les tenants et les aboutissants de l'enquête anthropologique, à savoir – en empruntant les mots à Georges Marcus, qui a été le premier à dénoncer l'idéologie du *people and place* et à proposer l'approche *multi-sited* – la rencontre directe avec les interlocuteurs (*direct commitment to the subjects*), et le dialogue ou, autrement dit, l'entretien⁴, la modalité fondatrice (*l'ur-modality*) de cette enquête (Marcus, 2012 : XIV).

Le premier trait qu'il faut souligner à propos de ce terrain est que tous les interlocuteurs impliqués nous parlent d'un conflit

⁴ Ces dimensions sur lesquelles toutes les écoles et les paradigmes internes à notre discipline, à quelques détails près, s'accordent, diffèrent cependant sur les modalités d'en entendre les logiques qui leur donnent signification et en régissent l'opérativité.

violent passé qui concerne des situations collectives pour la plupart (la manifestation dans les rues du centre historique de la ville, l'*esproprio proletario* [l'expropriation prolétaire], c'est-à-dire le pillage de masse des supermarchés, les occupations des salles d'une faculté, les perquisitions des foyers d'étudiants) ; certaines de ces actions s'inscrivent dans la longue durée (la militance et ses pratiques publiques), d'autres sont limitées à des événements ponctuels (l'interpellation, etc.). Il s'agit de « faits passés » où, uniquement dans ce passé, leurs trajectoires de vie sont venues à croiser, voire à « percuter » violemment les unes contre les autres, avant tout comme des appartenances à des groupes ou parties adverses et, en second lieu, comme des interactions concrètes de visages, de prénoms et de noms, c'est-à-dire de singularités individuelles. Celles-ci ont toujours produit des tensions, voire des violences qui dépendent de positions hiérarchiques et sociales différentes. L'histoire de leurs effets (des périodes passées en prison, des promotions dans la carrière...) a contribué à maintenir ces interlocuteurs jusqu'à présent dans des « univers » encore éloignés, séparés et étanches. Le sens de ces événements doit, en effet, être recherché aussi dans les options ou impossibilités que ces événements ont ouvertes ou fermées dans les trajectoires biographiques de tous ceux qui y ont été impliqués.

Le rapport au passé dans cette situation d'enquête sur le terrorisme est donc toujours une relation surdéterminée, articulée et complexe qui nourrit et conditionne en même temps le présent de sa narration. Il s'agit, bien sûr, d'un trait qui caractérise de nombreuses enquêtes concernant des événements passés traumatiques. En effet, à partir des regards présents, la dialectique complexe qui lie la mémoire personnelle à la mémoire collective, aussi fragmentée et contestée soit-elle, est mobilisée dans ce rapport au passé, en rapprochant ainsi l'enquête des *Memory Studies* (Erll & Nünning, 2008). Néanmoins la configuration même qu'assume aujourd'hui cette relation au passé dans cette enquête représente par contre ce qui empêche de la circonscrire à ce nouveau domaine d'études et en

fait la clef de voûte pour comprendre son matériau ethnographique, en particulier les récits.

Le rapport à la narration du passé *dans le présent* de l'enquête est, alors, le second trait de cette configuration que je souhaite mettre en lumière. Tout récit du passé se fait au présent de la narration. La prise de parole de la part de ceux qui, pendant trente ans, n'ont jamais voulu aborder en profondeur ces événements avec personne, mais qui acceptent en revanche d'en parler au chercheur n'est pas une chose anodine. La *memorialistica* et les reportages journalistiques relatifs aux événements de ces années-là ont submergé, rappelons-le, la sphère publique locale et nationale, en la saturant (cf. la *publicistica* parue au moment même de la célébration du trentième anniversaire, en 2009, du procès du 7 avril, etc.). Malgré cette abondante production mémorielle dans la sphère publique, l'absence des voix des « policiers » est évidente. Trait inattendu de la recherche, le personnel des forces de l'ordre, cadres moyens et agents, toujours sous-représentés sur la scène, a accepté et même souhaité prendre la parole sur ces faits-là. Aussi, tout en reconnaissant la singularité des trajectoires individuelles, nous pouvons nous questionner sur le sens à accorder à ces premiers « événements de parole ». Dans quelle mesure ce fait représente-t-il déjà une « donnée » pertinente et non négligeable de l'enquête ? À partir de la relation que ces interlocuteurs autorisent dans l'interaction qui se produit dans cette recherche, que dit cette prise de parole des espaces d'intercommunication de leurs contextes professionnels et de vie pendant les années « du terrorisme » ?

Monsieur Leflic et Monsieur Nessuno

Les éléments dont j'ai fait mention auparavant nous conduisent à mettre en scène, même si ce n'est que par petites touches, espace oblige, deux « personnages » singuliers pour leur type d'activité et leur vécu personnel, le directeur de la Division Investigazioni Generali e Operazioni Speciali (DIGOS : Division investigations générales et opérations spéciales), que je nommerai Monsieur Leflic et un agent du noyau spécial de ce qui deviendra le Raggruppamento

Operativo Speciale (ROS : Regroupement Opérationnel Spécial) des carabinieri, Monsieur Nessuno, *alias* « homme fantôme » comme il se définit.

Monsieur Leflic, aujourd'hui à la retraite, je le rencontre toujours chez lui à la périphérie de la ville, en fin d'après-midi quand il a un moment de libre, car la plupart du temps il s'occupe de sa femme qui, à la suite d'hospitalisations multiples et d'opérations chirurgicales ratées, a besoin d'être assistée. Il fait aussi du baby-sitting avec ses petits-enfants : il va les chercher à la sortie de l'école et les surveille pendant leurs activités. Il m'accueille toujours avec beaucoup de courtoisie. Habituellement nous descendons dans la taverne où, assis autour d'une table en bois massif à côté de la cheminée, nous conversons sur sa participation à la lutte contre le terrorisme dans les années de plomb. À côté de la taverne, il y a son bureau. Les parois sont tapissées d'attestations, de diplômes et de photos de famille et de lui-même dans ses fonctions. C'est dans ce bureau que, parfois, il interrompt la conversation pour m'inviter à voir un document confidentiel, sorti d'un tiroir de son bureau, la lettre de remerciements du père d'un jeune terroriste interpellé, un ordre de service pour *l'ordine pubblico*, ou pour me montrer, comme dans une mise en scène théâtrale, les gestes rituels nécessaires pour préparer, lors des manif sur la place de la ville, l'appel à charger à la matraque. Heureusement, dit-il, dans sa carrière, il n'a jamais dû l'ordonner. Son arrivée en Vénétie est le moment à partir duquel il va me raconter son histoire d'avant et celle d'après. Il a été affecté dans le Nord suite à une injustice : alors qu'il avait été classé premier à la fin de sa première formation à la police scientifique en Italie dans les années 1970, la destination Rome, convoitée par tout le monde et promise au premier de la promotion, sera attribuée à un autre collègue, mal noté mais bien « pistonné ». Il est ainsi affecté en Vénétie : il part donc d'une ville du Sud de l'Italie, où il a grandi, pour le Nord. Son père était cheminot, gardien de passage à niveau, après qu'il ait été déchu de la police des chemins de fer pendant les années 30-40. Monsieur Leflic est le seul de sa famille à être allé à l'Université où il a étudié le droit. Et cela

le façonnera profondément. La devise latine « *Da mihi factum, tibi dabo jus* » (Donne-moi le fait, je te donnerai le droit) sera la devise qui régira sa manière de se rapporter « aux faits divers » de la ville. La description des perquisitions, la transcription des interrogatoires et sa manière de se penser policier, tout au long de sa carrière (il occupera tous les échelons de la hiérarchie jusqu'à la fonction de questeur), ne seront que l'application de cette devise. La description des objets trouvés pendant les perquisitions, par exemple dans la cave d'une faculté des lettres ou d'un foyer d'étudiants, comme aussi les transcriptions des premiers interrogatoires dans son bureau sont toujours filtrées dans la perspective de sa devise : regarder les effets juridiques des objets, des faits et des mots, en sachant que les mots utilisés resteront dans les actes. Son respect de la procédure lui permettra, par des ruses que la procédure même permet, de déjouer les pièges posés à l'intérieur du système juridico-policier. Par exemple, il demandera toujours un mandat écrit de perquisition et, lors des interpellations des jeunes étudiants au moment des confrontations violentes entre les « rouges » et les « noirs », il ne fera jamais confiance à un mandat transmis oralement. Par respect de la procédure, il prendra ses distances avec les « enquêteurs venus de Rome » qui tabassent jusqu'au sang (rupture des tympanes) le militant d'un groupe armé interpellé après une fusillade. Monsieur Leflic souhaite incarner « l'âme noble et humaine » de la police qui, bien sûr, tient entre les mains un pistolet, mais dont l'usage est réglementé de façon très stricte. Heureusement dans sa vie, dit-il, il n'a jamais dû l'utiliser. On lui brûlera, par contre, sa voiture garée en bas de sa maison, et un cocktail Molotov avec minuteur chimique, laissé dans la cour de l'habitation du directeur administratif de l'université de la ville, le blessera aux bras. À partir de ce moment, il vivra une vie assez retirée et à l'écart, isolant aussi sa famille, et en restant étranger à une ville où il sentait que désormais il était perçu lui-même comme un danger (ses voisins souhaiteront qu'il quitte la copropriété). Il sait, cependant, regarder différemment ces jeunes étudiants et leurs professeurs militants : il me chuchote l'estime qu'il a éprouvée pour l'un de ces « maîtres »

qui, tout en étant « en taule », a pu écrire un essai sur Spinoza sans avoir un seul livre de référence à sa disposition.

Quant à Monsieur Nessuno, je le rencontre souvent dans un bar ou dans un bureau de l'administration publique où il est bénévole. Lui aussi est désormais retraité. Par prudence et pour protéger sa famille, encore aujourd'hui, son adresse officielle n'est pas son adresse réelle. Il continue à garder une adresse de résidence auprès d'une caserne de la banlieue de la ville. Contrairement à Monsieur Leflic, exposé par sa fonction à la scène publique, Monsieur Nessuno a vécu pendant trente ans une vie « cachée » : il n'a jamais rien raconté de son activité au sein des ROS aux membres de sa famille (ses deux filles, jusqu'à l'âge de 10 ans, ont cru que leur père était chauffeur de camion, ensuite carabinier, activité qu'il avait été forcé d'admettre pour justifier une semaine à l'hôpital afin de soigner les blessures occasionnées au cours d'une fusillade avec des militants des Brigades rouges). Son habileté était de passer inaperçu, de disparaître sans laisser de traces. Il a passé beaucoup de temps à analyser les tracts et les revues *Autonomia Operaia* et *Rosso*. Son capitaine lui avait demandé de lire Gramsci, Negri, Nietzsche, le Marx des *Grundrisse*, alors qu'il n'avait même pas terminé le lycée dans sa ville car il était tombé amoureux. C'est suite à cet échec scolaire qu'il avait demandé à être recruté dans les carabiniers, lui qui était fils d'un carabinier. Et c'est ainsi qu'il a construit sa vie professionnelle : il ne voulait pas faire carrière. Il a été un bricoleur, parfois « braconnier » comme il aime aussi se définir. Une fois entré dans le regroupement spécial par une sélection bouche-à-oreille, dans le noyau initial du groupe d'investigation qui deviendra par la suite les ROS, il y évolue sans difficulté, dans un appareil rigide et extrêmement hiérarchisé. Il ne doit pas rendre compte de ses activités aux commandants des casernes locales mais directement à son capitaine et, *via* celui-ci, au général Dalla Chiesa. Il filme, il photographie, il visite la nuit comme un voleur les *covi caldi* [cachettes chaudes], il les fouille discrètement. Il sait entrer dans un bureau public, fouiller ses archives en plein jour sans laisser de traces. Il s'inscrit à l'Université

en sciences politiques pour pouvoir fréquenter les assemblées des étudiants, les séminaires des professeurs suspects. Un collègue le suit sans cesse pour contrôler s'il laisse des traces, s'il est reconnu, s'il ne s'est pas fait « griller ». Il est capable de se défendre et de répondre aux coups de feu mais, aussi, il se demande si tout cela a du sens quand « le jeu », comme il aime désigner son activité investigatrice, se transforme en tragédie. C'est au moment du baptême du feu, lorsqu'un militant en cavale est abattu par ses collègues, qu'il prend ses distances par rapport à l'un de ces derniers qui se vante d'avoir *cinque tacche* (cinq crans) sur son pistolet, soit cinq « mecs » abattus. Dans une ville de Vénétie, il choisit de ne pas tirer dans le dos sur un brigadiste en fuite, suivi jusqu'à sa cachette dans les ruelles du centre historique de la ville. Il ne voit pas grandir ses deux filles. Il ne dort jamais à la maison mais plutôt dans des casernes ou des appartements qu'il loue à l'occasion. Il croisera seulement une fois Monsieur Leflic, en se présentant comme carabinier.

Deux manières d'être dans les forces de l'ordre, deux perspectives qui coexistent en parallèle et aussi opposées. Pour Monsieur Nessuno, Toni Negri n'était pas un enjeu : « ils », les carabiniers, savaient depuis le début qu'il n'était pas impliqué dans les Brigades rouges alors que la police d'État et le magistrat le poursuivaient comme leur idéologue, selon la théorie du « mauvais maître ». En outre, « ils » n'avaient aucune confiance dans les magistrats « rouges », communistes, qui menaient cette enquête en collaboration avec la police, considérant que toute cette affaire, à leur avis, n'était qu'une question de conflit interne au parti communiste et à la galaxie de la « gauche extraparlamentaire » de ces années-là. Sans entrer dans les *questio facti* de leurs récits, toujours controversées, nous pouvons nous demander, en revanche, quelle signification leur attribuer, comment interpréter leurs narrations et leurs prises de parole ?

Mémoire du passé, anthropologie du présent

Si nous voulons analyser leurs narrations sans les aplatir au rang de simple source documentaire d'information, ni les ramener au genre littéraire du mémorial anecdotique ou à l'histoire orale (pour une comparaison avec cette dernière, je renvoie à Müller, 2006), l'intention est contraignante. Leurs *storytellings* et leurs *stories* se réfèrent à des faits passés et posent ainsi un « tiers », le narré, entre narrateur et narrataire.

Quel est le statut de ce « tiers » ? Ce « tiers » serait un *analytic third*, un « tiers analytique », catégorie utilisée par une partie, non négligeable, de la littérature anglo-saxonne pour restituer les interactions sur le terrain, selon une épistémologie relationnelle définie (Spencer & Davis, 2010) qui s'inspire, par analogie avec la relation psychanalytique (Ogden, 1999), pour penser l'intersubjectivité intrinsèque aux relations créées dans l'enquête ? (West, 2005). Dans cette littérature, ce « tiers analytique » est aussi souvent identifié à un système socio-économique et culturel (qui gouvernerait toujours, depuis un ailleurs spatio-temporel, les pratiques sociales des interlocuteurs comme celles du chercheur dans « l'ici et maintenant » de la recherche et selon des connexions qui leur échappent à tous deux) ou à l'intersubjectivité inconsciente ou phénoménologique, toujours présente, bien que cachée, dans l'interaction de terrain.

Ce sont les rapports qui soudent le « narré » à l'architecture de l'enquête ethnologique qui vont en caractériser le statut et l'interprétation. Si nous voulons continuer à utiliser cette catégorie pour explorer ces « narrations » et ces dires, le « tiers analytique » assume ici alors un sens qui le différencie radicalement des perspectives précédentes. Le caractère constitutif de cette enquête est la référence narrative aux événements passés, c'est-à-dire à la participation à la lutte politique urbaine entrelacée aux vécus personnels et professionnels avec les fractures que cette situation provoque. La référence narrative est l'objet premier des échanges, le *médium* conscient de l'interaction de recherche, une construction communicative qui, tout en faisant référence au passé, ne doit pas être saisie comme une simple narration mémorielle/référentielle.

Cette dernière, dans la relation qui s'établit au fil de la recherche, est également un produit de communication qui n'est pas réductible à ses transcriptions. La nature du lien qui émerge de l'interaction de recherche (Fava, 2015) n'est pas du tout *extérieure* à la narration et au narré, elle contribue au contraire à leur constitution, à leur donner une forme et à leur attribuer une signification. Elle prend forme à l'intérieur de deux « écarts », qui peuvent être décrits en termes topologiques, par les jonctions relatives d'extériorité et d'intériorité, *alias* de frontière, qui définissent la géométrie des rapports liant le narré, le narrateur et le narrataire.

La mobilisation narrative d'un vécu personnel dans le présent représente pour le narrateur et son narrataire l'établissement d'une infranchissable altérité, celle du passé par rapport auquel les deux acteurs de l'échange, pour des raisons différentes, demeurent nécessairement et continuellement en deçà. Si le passé, par lui-même, est figure de l'extranéité, paradoxe d'un accès à quelque chose qui reste en soi-même inaccessible (Waldenfels, 2009 : 37), pour l'auditeur « tiers », témoin, l'extériorité au vécu se double, en se retrouvant ainsi face à un seuil insurmontable. Jusqu'ici rien de nouveau dans ces interactions.

Cependant un autre « écart » existe et connote l'extériorité dans cette construction du récit du passé en le rendant d'une certaine manière unique. Monsieur Leflic et Monsieur Nessuno me parlent d'événements dont ils ont été des protagonistes et auxquels ils ont assisté de l'intérieur, comme des *supertestes*, littéralement comme des « survivants ». Face à eux, comme je l'ai souligné plus haut, je reste toujours extérieur (dans le présent comme dans le passé, et mon extériorité générationnelle a été ce qui a, de fait, autorisé le début de nos conversations). Pour la première fois, ils ouvrent un espace de parole sur ces événements-là : non seulement ils arrivent à en parler à un « tiers » mais ils peuvent désormais y revenir réflexivement, en exprimant ainsi l'impact personnel et le sens qu'ils leur ont attribué dans le temps. Ainsi, l'écart déterminant de cette construction, qui est « en jeu » et qui est aussi littéralement un « enjeu » dans l'interaction de recherche, n'est pas seulement ce qui

sépare l'altérité temporelle d'un vécu personnel passé du présent de sa narration à autrui (quelle que soit sa distance temporelle avec le « maintenant » de la conversation) du narré (le récit de ce vécu reste désormais en deçà du vécu même) mais, surtout, ce qui divise les histoires vécues entre celles qui peuvent être racontées et celles qui doivent être tues. C'est l'écart qui partage ces vicissitudes traversées entre le silence du non-encore-dit et l'indicible de ces années-là jusqu'au dicible et au dit du présent. Monsieur Leflic et Monsieur Nessuno insistent sur le fait que c'est la première fois qu'ils parlent de ces événements. Avant cette recherche, ils n'en ont jamais parlé à personne, même pas aux membres de leurs familles respectives : ni de ces « histoires », ni de ce qu'ils ont vécu « dans leur peau ».

En décidant de répondre à mes questions et d'entreprendre une conversation de longue durée sur ces années-là et sur leur vécu, ils ont créé un espace de parole dans lequel ils mettent entre parenthèses les contraintes, les interdits et la discrétion prudentielle imposés par un système policier contraignant de rapports sociaux qui a conditionné, alors plus qu'aujourd'hui, le dicible comme l'indicible de ces histoires de violence politique urbaine. Je suis « en dehors » du passé de ces événements et du système des pratiques de communication dans lequel ils ont appris à s'adapter, à établir des liens et à interagir : ils peuvent donc créer avec moi et autour de moi un espace de parole que nous pouvons désigner « tiers », hors des dynamiques qui ont caractérisé ces événements et leur devenir. En les transgressant aujourd'hui, ils les mettent en scène de manière réflexive, en racontant leurs histoires.

Ainsi les dynamiques communicatives de leurs rapports de travail et de vie réapparaissent en filigrane, non seulement en communiquant le climat organisationnel et social de ces années-là mais également en faisant apparaître les logiques qui, dans leurs rapports professionnels et dans les modalités selon lesquelles ils les établissent et les entretiennent, ont gouverné leurs liens institutionnels et familiaux ainsi que les impacts personnels de leur insertion professionnelle et de la manière de procéder corporative. Ces « événements de parole » ont une importance primordiale parce qu'ils ont

lieu dans des contextes où la communication, la recherche, la diffusion des *informations*, à savoir les informations sur les acteurs de la situation (le militant ou le « terroriste », le magistrat, le collègue, ce qu'on appellerait aujourd'hui l'*intelligence*), sur leurs identités, sur ce qu'ils disent et sur ce qu'ils ont fait, n'ont jamais été *flatus vocis*. Ils ont été – et continuent d'être – une marchandise précieuse et la monnaie d'échange qui ouvre (ou ferme) des possibilités d'actions, institutionnelles ou non. Visible ou cachée, l'action investigatrice, sous mandat du juge ou sous instance du supérieur hiérarchique de l'armée des carabinieri ou du questeur et du ministre de l'Intérieur, a laissé sa trace dans leurs mots et dans leurs gestes, comme dans leurs dires et dans leurs faire. Ils m'ont fait confiance en sachant que, lorsqu'ils m'adressaient la parole, cet acte ne serait pas retourné contre eux ou contre leurs proches, ce qu'ils ont toujours craint autrefois comme ils le craignent par ailleurs encore partiellement aujourd'hui. De cette façon ils m'ont « installé » dans une position communicative et relationnelle unique, une position qui n'est ni celle du journaliste (toujours craint dans ces années-là, la presse étant le véritable regard extérieur sur leurs actions) dans sa recherche du scoop avec son agenda (souvent politique), ni celle du militant hostile (sur lequel se renseigner sans faire de bruit, à poursuivre en cachette, à interpeller, à interroger ou à traquer), ni celle d'un collègue de la même unité (porteur de contrôle et d'écarts hiérarchiques, sur lequel s'appuyer dans l'action mais dont il fallait et il faut se méfier), ni enfin celle d'un magistrat (dont on attend les instructions ou auquel on rend compte mais aussi qu'on évite et qu'on court-circuite par les ruses de la procédure). La position que j'occupe n'est pas non plus celle d'un membre du cercle familial avec lequel, jusqu'à présent, s'autocensurant, ils n'ont jamais pu partager totalement leur propre « boulot ». Ainsi, en ouvrant un espace de communication extraterritoriale (Selim, 2009), les modalités de communication structurant leur vie professionnelle dans ces années (c'est-à-dire les modalités de construire et maintenir des liens donc aussi d'agir) peuvent être reconnues et comprises dans ce qui les caractérise. Les rapports avec le journaliste, le militant, le

magistrat ou le collègue, plutôt qu'avec la famille (l'épouse et les enfants) sont des liens gouvernés par des logiques distinctes qui, dans cet espace extraterritorial, affluent, sans pour autant être le lien qui connote l'interaction de recherche. Bien que leurs contraintes institutionnelles soient semblables, les logiques de Monsieur Leflic et de Monsieur Nessuno prennent des accents différents selon leurs subjectivités.

Un désir est inscrit dans leur prise de parole, un désir qui est inhérent à la trajectoire de chacun : le désir de raconter pour les générations postérieures (Monsieur Leflic), le désir de mieux comprendre sa propre histoire (Monsieur Nessuno). Deux rapports différents au vécu mais qui mettent toujours au centre « ce désir de connaître » qui a marqué, quoi qu'il en soit, deux vies entières.

Conclusion

La partie ethnographique rapportée ci-dessus est modeste, bien sûr ; elle n'offre pas non plus au lecteur une ethnographie de la violence policière. Le conflit, violent, est présent sur le fond sans se montrer. Cette « face » de Janus nécessiterait un plus large déploiement. Mon intention dans ce texte, ce qui explique sa taille réduite, était d'illustrer le strict lien entre l'épistémologie de l'enquête et le processus narratif que cette enquête a déclenché auprès de Monsieur Leflic et Monsieur Nessuno. La relation de recherche qui permet aux interlocuteurs d'adresser la parole à l'anthropologue, reste le creuset de la « forme » de cette connaissance anthropologique de la mémoire du conflit violent. Dans le contexte de l'investigation policière où les rapports quotidiens sont gouvernés par une logique largement contrôlée et réglée (mais aussi facilement transgressée), l'événement de la relation de recherche s'atteste comme un lien émergent qui ouvre une fente sur des mondes qui ont été et restent entre eux imperméables, bâtis sur la méfiance, et où le secret et son corrélat principal, l'information anticipée qui cherche à le percer, en déjouant ses effets et qui le dissimule, donnent des indications pour l'action : l'information contient des « instructions » pour l'utiliser,

ouvre ou ferme des actions conséquentes. De ce fait, cette relation s'ouvre à différents *modus operandi* des « forces de l'ordre » et à leurs rapports hiérarchiques. L'image d'un appareil policier rigide et monolithique est ainsi mise en porte-à-faux, et des nuances, des différences d'échelle surgissent en pleine lumière. Monsieur Leflic et Monsieur Nessuno nous les révèlent d'une certaine manière *in vivo*, même si aujourd'hui, les interlocuteurs de leur réseau quotidien d'action, et avec eux les logiques dans lesquelles leurs actions s'inscrivaient, ont disparu.

Nous pouvons alors parler, à juste titre, de travail de terrain dans une perspective anthropologique et comprendre l'objet que cette approche concourt à construire comme aussi les connaissances qu'elle contribue à produire sur la mémoire du terrorisme dans cette ville italienne. C'est dans ce cadre interprétatif que les matériaux de l'enquête (narrations, échanges et observations) ont été resitués : la relation interindividuelle, que tous les acteurs de ce conflit établissent avec le chercheur, devient elle-même à la fois le lieu de l'énonciation et le seul espace qui, par sa médiation, les entrelace encore aujourd'hui.

RÉFÉRENCES BIBLIORAPHIQUES

- ALTHABE G., SELIM M., 1998. *Démarches ethnologiques au présent*. Paris, L'Harmattan.
- APPADURAI A., 1990. "Disjuncture and Difference in the Global Cultural Economy", *Public Culture*, 2(2): 1-24.
- AMIT V. (ed), 2000. *Constructing the Field: Ethnographic Fieldwork in the Contemporary World*. London, Routledge.
- BARAVELLI A., 2016. *Istituzioni e terrorismo negli anni Settanta. Dinamiche nazionali e contesto padovano*. Roma, Viella.
- BASU P., 2007. *Highland Homecomings: Genealogy and Heritage-Tourism in the Scottish Diaspora*. London, Routledge.

- BASU P.**, 2013. “Memoryscapes and Multi-Sited Methods: Researching Cultural Memory in Sierra Leone”, in KEIGHTLEY E. & PICKERING M. (eds), *Research Methods for Memory Studies*. Edinburgh, University Press: 115-131.
- COLEMAN S. M.**, VON HELLERMANN P. (eds), 2011. *Multi-Sited Ethnography: Problems and Possibilities in the Translocation of Research Methods*. Abingdon, Routledge.
- COSER L. A.**, 1992. « Introduction: Maurice Halbwachs 1877-1945 », in COSER L. A. (ed), *Maurice Halbwachs: On Collective Memory*. Chicago, University of Chicago Press: 1-34.
- ERLL A.**, NÜNNING A., 2008. *Cultural Memory Studies: An International and Interdisciplinary Handbook*. Berlin/New York, De Gruyter.
- FAIRHEAD J.**, 2011. « Introduction » in COLEMAN S. M. & VON HELLERMANN P. (eds), *Multi-Sited Ethnography: Problems and Possibilities in the Translocation of Research Methods*. Abingdon, Routledge.
- FAVA F.**, 2015. *Qui suis-je pour mes interlocuteurs ? L’anthropologue, le terrain et les liens émergents*. Paris, L’Harmattan.
- GEERTZ C.**, 1973. *The Interpretation of Cultures*. New York, Basic.
- HALBWACHS M.**, 1925. *Les Cadres sociaux de la mémoire*. Paris, Félix Alcan.
- INGOLD T.**, 2005. *Key debates in Anthropology*. London, Routledge.
- MARCUS G.**, 1995. “Ethnography in/of the World System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography”, *Annual Review of Anthropology*, 24: 95-117.
- MARCUS G.**, 1997. “The Uses of Complicity in the Changing Mise-en-scène of Fieldwork”, *Representations*, 59: 85-108 (republié in *Ethnography through Thick and Thin*).
- MARCUS G.** 2012. “Foreword”, in BOELLSTORF T. et alii, *Ethnography and Virtual Worlds. A Handbook of Method*. Princeton, Princeton University Press.

- MÜLLER B., 2006. « Archives orales et entretiens ethnographiques. Un débat entre Florence Descamps et Florence Weber, animé par Bertrand Müller », *Genèses*, 1(62) : 93-109.
- OGDEN TH. H., 1999. "The Analytic Third: Working with Intersubjective Clinical Facts", in MITCHELL S. A., ARON L. (eds), *Relational Psychoanalysis: The Emergence of a Tradition*. Hillsdale, The Analytic Press: 459-492.
- SELIM M., 2009. « La "folie" du terrain. Quelles médiations analytiques ? », *Journal des anthropologues*, 116-117 : 467-490.
- SPENCER D., DAVIES J., 2010 (eds). *Anthropological Fieldwork: A Relational Process*. Cambridge, Cambridge Scholars Publishing.
- WALDENFELS B., 2009. *Topographie de l'étranger. Études pour une phénoménologie de l'étranger*. Paris, Van Dieren.
- WEST P., 2005. "Holding the Story Forever: The Aesthetics of Ethnographic Labour", *Anthropological Forum: A Journal of Social Anthropology and Comparative Sociology*, 15(3): 267-275.

Résumé

L'auteur analyse la mémoire de la lutte des forces de l'ordre italiennes contre le terrorisme des années 70 dans une ville de Vénétie dans le cadre du dispositif épistémologique de l'enquête anthropologique. La prise de parole de la part de policiers qui se sont toujours tus et qui, pendant l'enquête, pour la première fois « parlent » de leur action investigatrice au cours des années de plomb, évoque le cadre des contraintes communicationnelles auxquelles ils étaient soumis dans l'exercice d'une violence instituée, comme aussi leur manière de les négocier. Cette prise de parole se déroule sur le même fond de silence et de secret qui surplombe et nourrit, alors comme partiellement aujourd'hui, leurs dires et leurs faibles face aux magistrats, journalistes, collègues, militants, terroristes et jusqu'aux membres de leur propre famille. Leurs récits, resitués dans l'ancrage de « l'ici et maintenant » de l'enquête et l'implication de l'auteur dans cette dernière, deviennent bien plus que des référentiels à un passé révolu, une ouverture au présent des liens et des interactions déterminant leur quotidien.

Mots-clefs : Épistémologie, mémoire, police, lutte antiterroriste, terrain.

Summary

The Cop and the Individual in Italy's Years of Lead

The author analyses the memory of the counter-terrorism strategy implemented by Italian law enforcement in the seventies in a city in the Veneto region, using the epistemological approach of anthropological fieldwork. These policemen, speaking for the first time – thanks to the anthropological gesture – on the investigative activities of those years, revealed the framework of the communication constraints to which they were subject through the implementation of an institutional violence, as well as their way of coping with them. This speech takes place against the same backdrop of silence and secrecy that, then and still in part now, extends over and guides their communications and interactions with magistrates, journalists, colleagues, activists, terrorists and even members of their own families. Their stories – resituated in the “here and now” of the study and its author’s involvement – become much more than references to the past. They open up to the present of their social ties and the interactions which determine their daily lives.

Key-words: Epistemology, fieldwork, policemen, counter-terrorism strategy, memory.

* * *